

LA GERMAINE

C'était le début d'une belle journée comme l'on peut en jouir en été. Dès l'aube, l'Albert, la quarantaine bien sonnée, dans la pleine force de l'âge, venait de passer sur la meule à eau, actionnée par un petit moteur électrique fabrication maison, la lame de sa faucheuse en vue de traiter sa grande parcelle de luzerne. Brutus, le cheval ardennais frappait du fer sur le dallage de l'écurie, impatient de quitter sa stalle. C'était une force de la nature, ce Brutus, capable à lui seul de se tirer d'affaire dans les situations les plus difficiles, comme ce chariot chargé de bois embourbé dans les fondrières du Bois Gaillard. En fin connaisseur, l'Albert passa le pouce sur le fil de la lame, pour s'assurer de la qualité de l'affûtage puis l'installa avec attention sur le bras de la faucheuse. Brutus, attelé à l'engin, balayait l'air, avec sa queue de droite et de gauche. La grande horloge du clocher venait de sonner les six coups et déjà le gros marronnier plusieurs fois centenaires, planté sur le parvis de l'église commençait à étendre son ombre sur le mur d'enceinte et la route en contrebas.

Le top du départ donné, l'attelage s'ébranla, trompant soudainement le silence de cette journée naissante. Tout en traversant le village, l'Albert saluait de la main, les quelques villageois déjà éveillés : le maréchal-ferrant qui allumait sa forge, le cordonnier qui ouvrait son étal, le boulanger qui prenait un bol d'air entre deux fournées.

- Alors l'Albert t'es bien matinal aujourd'hui !

- Dame oui, car la luzerne n'attend pas, si j'veux faire une deuxième récolte c't année, il est temps que je m'y mette.

- Pour sûr, l'Albert, allez bonne journée !

- À toi aussi l'mitron, attention de ne pas faire brûler ton pain comme la fois dernière !

- Va donc, foutu manant !

L'attelage longea la place de la mairie puis attaqua la côte qui mène au cimetière. Passant devant celui-ci, l'Albert souleva d'un geste rapide son chapeau de paille sur lequel était fiché une plume de faisan,



répondant ainsi à une tradition séculaire transmise par ses parents et grands parents, dûe au respect que l'on devait aux disparus.

Les larges roues métalliques crantées de la faucheuse dessinaient sur le chemin empierré deux traces rectilignes, pareilles à celles laissées dans le sable par les tortues de mer lorsqu'elles retournent épuisées, après la ponte, vers leur élément naturel.

Parvenu devant les Gros Écart, l'homme, d'une légère traction sur les rênes fit stopper Brutus. En grandes enjambées, il parvint à son verger. Il connaissait tous les arbres et d'un seul regard était capable d'estimer ce que tel mirabellier pouvait donner

au moment de la récolte, ces fruits dorés et sucrés qui font la réputation de la région. Ce fruit, qui après un long processus de fermentation et de distillation, donne une eau-de-vie sans pareille. Parfois, il se surprenait à enlacer le tronc d'un de ces arbres, tout en collant son oreille sur l'écorce.

- J'écoute vivre l'arbre, disait-il.

Pour lui, c'était aussi l'occasion d'entrer en communion avec les anciens, ceux qui avaient eu la sagesse de planter, bien avant lui, ce verger.

L'inspection terminée, il regagna son engin où l'attendait patiemment Brutus, le bas de son pantalon trempé en raison d'une rosée encore persistante, et reprit la marche en avant jusqu'aux Grains de Terre, où la parcelle de luzerne l'attendait.

Arrivé sur place, il décrocha du bras de la faucheuse la musette dans laquelle se trouvait son casse-croûte. Il aimait se retrouver en prise avec les travaux des champs et surtout commencer une parcelle, mais depuis quelque temps il ressentait un sentiment d'amertume. En effet, la Germaine sa jeune femme, ne venait plus le rejoindre avec le panier de nourriture et partager avec lui le *marandé*, comme elle le faisait régulièrement depuis leur union, à vrai dire quelque peu forcée par les parents.

Pourquoi les choses avaient-elles changé brutalement ? L'Albert avait mis cela sur le compte du travail à faire à la maison : traire les vaches, soigner les poules et les canards, donner du foin et des betteraves aux lapins, faire la lessive et le repassage... Mais après tout, ces travaux, elle les faisait bien avant ? Et pourquoi avait-elle troqué sa hâlette pour un fichu coloré qui mettait en valeur son opulente chevelure rousse ? Il avait bien remarqué depuis quelque temps un changement notoire dans son comportement, mais n'en avait pas pris ombrage outre mesure.

Il s'efforça de chasser toutes ces interrogations de son esprit, en alignant Brutus et son engin le long de la parcelle de blé mitoyenne que d'énormes touffes de chardons et de coquelicots avaient prise en otage. D'un coup de rêne énergique, il donna l'ordre au cheval d'avancer après avoir descendu, à l'aide d'une manette, le bras de la faucheuse et réglé la hauteur de coupe.

Le cliquetis de la bielle entraînant la lame était atténué par la graisse noire que le paysan avait pris soin d'enduire avant le départ. La luzerne se couchait sur le sol en andains réguliers. L'Albert, assis sur un siège métallique accroché à un ressort, semblait un pantin désarticulé à chaque mouvement de terrain. Alors qu'il tournait et retournait dans le champ, la question lancinante revenait à son esprit : pourquoi, son épouse ne venait-elle plus le rejoindre comme avant ? Elle étendait alors sur le sol une grande nappe à carreaux, coupait dans la miche de grandes tranches de pain qu'elle imbibait d'Oberlin, provenant de la vigne si bien exposée sur les flancs du Damonville, saupoudrant le tout avec du sucre cristallisé. Des moments délicieux que l'Albert appréciait par-dessus tout.

C'est que la Germaine avait fait connaissance avec la ville. Elle était partie un vendredi matin pour se rendre au marché dans le but d'acheter un calicot, en vue du mariage du Raymond, le fils d'un voisin, avec l'Antoinette Colson, une fille de Pagney.

Ayant fait affaire et voulant régler son achat, la jeune femme laissa malencontreusement, tomber sur le sol le calicot. Aussitôt, un élégant jeune homme de passage le ramassa et le tendit à sa propriétaire. La Germaine, toute surprise, scruta de haut en bas l'homme qui lui souriait. Il portait un chapeau melon qui couvrait une belle chevelure noire. Une petite moustache dessinait de fines lèvres, quant à sa chemise au col amidonné et immaculé, elle était habillée d'un gros nœud papillon. La redingote bien taillée descendait jusqu'aux genoux. Ses fines bottines étaient faites en peau de chèvre.

- Ça y est, l'inspection est terminée ?

La Germaine toute confuse essaya de s'excuser, mais les mots lui sortaient difficilement de la bouche.

- Oh pardon....pardon monsieur !

L'homme sourit de plus belle.

- Vous savez, je ne voulais pas faire offense, mais j'ai été tellement surprise de me trouver face à vous !

- Mais chère mademoiselle où madame, vous ne m'avez pas fait offense, croyez le bien, c'est plutôt un plaisir pour moi que de croiser une aussi jolie créature !

- Madame, je suis mariée, monsieur et depuis cinq ans.

- Eh bien madame, votre mari doit être le plus heureux des hommes et j'espère qu'il vous le rend bien.

Les paroles suaves du jeune homme troublaient au plus haut point la Germaine qui ne savait plus que dire.

- Serais-je insolent de vous proposer une boisson au café du Commerce ?

Boire un verre au café du Commerce, dans la grande ville, jamais elle n'avait reçu proposition aussi alléchante. De plus, la longue marche qui l'avait conduite à pied du village jusqu'ici, lui avait asséché la gorge.

- Je ne sais pas si cela se fait, monsieur, et puis j'ai encore tellement à faire avant de rentrer chez moi pour midi.

- Je vous assure ce ne sera pas long et puis, je connais le cafetier, il nous servira sur l'heure.

Comment refuser une telle proposition et que risque-t-on d'un homme aussi galant et instruit ?

Prenant la jeune femme par le coude, tous deux se dirigèrent vers le café. Il commanda un demi panaché et elle prit un diabololo menthe.

- Permettez que je me présente, Victor, je suis le clerc du notaire Delbois. Et vous, vous êtes institutrice ?

La jeune femme faillit défaillir. Comment annoncer à ce gentleman qu'elle était une simple fermière.

- Oui, en quelque sorte... Pour l'instant je suis auxiliaire, mon prénom est Germaine.

- Germaine, voilà bien un joli prénom qui vous va à merveille, chère madame. Permettez que je vous appelle Germaine ?

Pourquoi avait-elle menti ? Pourquoi cet homme survenu subitement dans son quotidien l'hyponotisait ainsi ?

Il parlait..., parlait de la vie à la ville, des spectacles donnés au théâtre, rue Gambetta, des concerts joués et chantés à la cathédrale, des défilés militaires au son de la fanfare, parcourant les rues de la cité.

La Germaine écoutait sans rien dire, bien incapable de saisir la totalité de ce flot de paroles.

- Avez-vous déjà pris le « Thiaucourt », pour

visiter les villages des côtes et les champs de batailles ? Vous savez, c'est un voyage très bucolique, surtout au printemps lorsque les arbres sont en fleurs.

Elle aurait bien voulu lui dire que les arbres en fleurs, elle connaissait. Qu'elle appréciait particulièrement cette période de l'année où la nature explose après un long sommeil hivernal, mais elle répondit simplement :

- Dame non, comment monter dans cette machine qui crache de la fumée et qui fait un bruit de tous les diables !

Elle faillit dire qu'elle préférerait le tombereau tiré par Brutus, le cheval, mais elle se retint juste à temps.

- Eh bien si vous êtes d'accord, je vous ferai découvrir un jour les joies de la machine à vapeur.

Soudain, levant les yeux, la Germaine découvrit la grosse horloge murale au fond du café qui indiquait 11 heures 10. Pas à dire, si je veux être de retour à la maison pour midi, il faut que je me dépêche, pensa-t-elle. Galamment, le jeune homme lui proposa de la raccompagner avec son cabriolet, une Citroën dernier modèle sorti des chaînes de montage. La Germaine hésita longuement de peur qu'on la reconnaisse en sa compagnie car des villageois auraient pu, eux aussi, venir faire quelques emplettes au marché, mais elle ne voyait pas comment arriver à l'heure sans accepter la proposition qui lui était faite.

- Si vous me le permettez, je vous accompagne jusqu'à la sortie de la ville, où habitez-vous ?

- À Chaudeney, le village de l'autre côté de la Moselle répondit-elle.

- Parfait, ne vous faites pas prier, nous n'en aurons pas pour longtemps.

Décidément cet homme savait prendre des décisions et il était bien difficile de lui refuser, d'autant que la perspective d'arriver en retard au domicile conjugal avait de quoi l'effrayer. En effet, l'Albert ne supportait pas de devoir attendre pour le repas de midi ou du soir, ce qui le mettait dans une colère noire. Une colère qu'elle avait dû subir un jour et qui l'avait profondément choquée.

Le cabriolet était garé rue Michâtel. Un seul tour de manivelle suffit pour lancer le moteur. Ils descendirent la rue, tournèrent à droite afin de passer devant le palais épiscopal et le parvis de la cathédrale,

s'engagèrent quai Drouas pour enfin sortir de la ville par la porte Moselle. Dans d'autres circonstances, la Germaine aurait aimé poursuivre plus longtemps ce voyage, mais au bout du pont enjambant la Moselle, le chauffeur stoppa son véhicule, descendit et galamment vint lui ouvrir la portière. Quelle sensation de paraître une grande dame avec toute cette sollicitude manifestée à son égard. Prenant délicatement la main de sa passagère, Victor déposa un long baiser en disant :

- Germaine, je voudrais vous revoir... Je vous attendrai vendredi prochain sur les lieux mêmes de notre rencontre... Viendrez-vous ?

La pauvre jeune femme, toute confuse, ne savait plus que dire. Ce petit hochement de tête était-il un signe d'acquiescement, Victor devait-il le considérer comme tel ?

Il était grand temps de se décider à rentrer. Pour gagner de précieuses minutes, la Germaine emprunta un sentier qui longeait la rivière. Il n'aurait pas fait bon le prendre par temps de pluie car il était mal entretenu, ne servant qu'aux pêcheurs en quête de bonnes fritures, mais depuis plusieurs jours le soleil avait dispensé ses bienfaits, de ce fait, aucun risque de crotter ses bottines.

Midi sonnait au clocher du village lorsque enfin, tout essouffée, elle franchit le seuil de la maison. L'Albert déjà attablé commença à lui faire des reproches.

- Alors la femme où étais-tu encore partie ?

- Mais tu le sais bien, j'étais à la ville pour me rhabiller pour le mariage du Raymond !

- Ah ces femmes, toujours prêtes à jouer les coquettes ! Tu n'as pas assez d'affûtiaux comme ça ? Allez sers donc la soupe !

Sans mot dire, l'épouse alla puiser dans la marmite accrochée à la crémaillère, deux grandes louches de soupe qu'elle versa dans l'assiette de son mari. Avant de se rendre en ville, elle avait pris soin de préparer une potée lorraine qui avait mijoté toute la matinée.

L'Albert coupa une tranche de pain qu'il émietta dans sa soupe et avala le tout à grandes lampées. La Germaine se tenait à l'écart et, tout en observant du coin de l'œil son homme, se rappelait les paroles de Victor :

- Germaine, je voudrais vous revoir, je vous attendrai vendredi prochain.

Est-ce bien raisonnable ? pensait-elle.

Les journées qui, d'ordinaire, passaient trop vite en raison du travail à faire à la ferme, lui parurent des siècles. Le soir, avant de s'endormir, des fantasmes les plus fous occupaient son esprit. Pourquoi ressentait-elle ces légers frissonnements sur tout le corps, cette chaleur envahissant tout son être et durcissant ses seins ? Jamais la Germaine n'avait vécu pareille sensation.

La tête enfouie sous l'oreiller, une parole lui revenait sans cesse, lancinante, comme une petite musique venue du fond des âges :

- Je vous attendrai vendredi prochain à l'endroit de notre première rencontre.

Est-ce le fait du destin ou un concours de circonstances, mais la veille du jour fatidique, l'Albert après avoir avalé la soupe du soir, lança à son épouse :

- Femme, tu prépareras le dîner pour demain, je ne rentrerai pas à midi, il faut que j'aille faucher la pièce de trois hommées de seigle dans les Fonds de Chandeland ; je perdrais trop de temps en cours de route... Maintenant, je vais me coucher !

Ainsi, je pourrai être libre toute la journée, pensa la Germaine, pendant qu'elle préparait le repas de son mari, de grandes tranches de pain taillées dans la miche, un bout de lard froid, un restant de pâté, un bocal de lait caillé, des cives cueillies au jardin et deux bouteilles de Bacot.

De bon matin, comme d'habitude, l'Albert partit pour la moisson. Après avoir accompli le rituel, traire les vaches, soigner les bêtes, la Germaine se lava de la tête aux pieds dans la grande bassine en fer blanc, puis s'aspergea d'eau de toilette qu'elle avait achetée à la droguerie, place du Marché, afin de dissiper l'odeur de l'écurie. Avec un petit foulard, elle rassembla son opulente chevelure en une sorte de queue de cheval, puis, après s'être mirée une dernière fois dans la glace, partit à grandes enjambées vers son rendez-vous.

Au détour du pont de 48 mètres apparurent les premières maisons des faubourgs de la cité. Un peu plus loin, une escouade de soldats s'entraînait au stand de tir. Quelques militaires apercevant la jeune femme, l'interpellèrent et la sifflèrent au passage, mais

elle, très digne, poursuivit son chemin sans détourner la tête.

Enfin la ville et la vie turbulente d'une grande agglomération, surtout en cette journée de marché qui attirait beaucoup de badauds, mais aussi quelques paysans venus exposer sur des étals leur production locale.

Parvenue devant le stand, lieu de la première rencontre, la Germaine chercha désespérément Victor, mais il n'y avait personne. Ballottée, bousculée par une foule bigarrée en mouvement, elle resta là, plantée au milieu des stands. Se serait-elle trompée ? Lui aurait-il menti ? Elle ne pouvait se résoudre à une telle situation. Pourtant, au bout d'un long moment, elle dut convenir que Victor l'avait trahie.

Profondément déçue, elle se laissa porter par cette foule au milieu des stands, mais plus rien ne l'intéressait. Elle aurait voulu crier sa colère mais rien ne pouvait sortir de sa gorge. Elle s'accusait elle-même. Comment une fille comme elle, venue de la campagne, pouvait-elle intéresser un gentleman comme Victor, un clerc de notaire, bien en vue dans la cité leuquoise ? Pourquoi n'était-elle pas restée chez elle, bien à l'abri de son clocher ?

Instinctivement, elle revint à son point de départ et sut tout de suite qu'il était là. Sans le voir, elle sentait sa présence, le cherchant dans cette foule qui l'enveloppait. Tout à coup, son regard s'arrêta dans l'encoignure de la porte de la pharmacie. Il se tenait là, souriant, appuyé sur le coude avec la même élégance. D'un petit geste de la main, il l'invita à venir le rejoindre. Les jambes de la Germaine tremblèrent et une chaleur intense envahit tout son être. Il l'accueillit avec douceur par un long baiser de main.

- Ainsi vous êtes venue, chère Germaine, comme vous pouvez le constater, je vous attendais. Dieu ! Que les jours me parurent longs sans votre présence.

- Je croyais que vous ne viendriez pas... J'étais désespérée... Je vous ai attendu un long moment !

- Oui, je sais, pardonnez-moi, mais un vieux client m'a retenu plus longtemps que prévu à l'Étude. Mais ne restons pas là, venez, nous allons boire un petit verre comme lors de notre première rencontre.

Sans dire un mot, la Germaine le suivit tout en admirant son allure svelte et dégagée. Au café du Commerce, il y avait foule, mais ils trouvèrent

néanmoins une table libre au fond de la pièce.

- Asseyons-nous là, dit d'autorité Victor, nous serons plus tranquilles ainsi.

Comme à son habitude, il parlait de sa voix douce et suave, mais la Germaine n'était plus en mesure de tout saisir. La fébrilité qui l'agitait, les deux quinquinas qu'elle venait de consommer, tout cela l'avait mise dans un état second et lui faisait tourner la tête.

- Voulez-vous me suivre jusqu'à l'hôtel de Metz, chère Germaine ?

La phrase était tombée abrupte, directe et ressemblait plus à un ordre qu'à une invitation. La Germaine ferma les yeux un long moment et sans dire un mot se leva et sortit.

Prenant familièrement la taille de la jeune femme, d'une main douce mais ferme, ils quittèrent le café pour remonter la rue Gambetta. Le réceptionniste de l'hôtel, avec un discret salut, remit une clé dans la main du clerc de notaire et le couple gravit les escaliers qui menaient aux chambres.

L'étreinte fut de courte durée, mais tellement voluptueuse que la Germaine resta un long moment inerte, étendue sur la couche, dans une position impudique. Puis ouvrant légèrement les yeux, elle découvrit la pièce aux volets clos, des papiers peints décorés de grosses fleurs rouges et, au-dessus de sa tête, un abat-jour en forme de coupole d'opaline rose, fixé au plafond par trois chaînettes dans lequel brillait une petite ampoule électrique.

Puis son regard se fixa sur son amant, qui appuyé sur son coude, lui souriait. Elle prit soudain conscience qu'elle venait de consommer l'adultère, péché mortel, que le curé du village ne cessait de fustiger en prêche. Les deux amants restèrent ainsi à s'aimer, une bonne partie de la journée.

Depuis ce jour, l'atmosphère au domicile conjugal ne cessa de se dégrader. L'Albert reprochait sans fin les manquements au travail de la ferme : les lapins mal soignés et dont les cages n'avaient pas été nettoyées depuis longtemps ; le cochon à qui l'on avait oublié de verser les eaux grasses ; les vaches qui beuglaient dans l'écurie en attendant la traite et le linge qui traînait sur une chaise en attendant le repassage, alors que d'ordinaire sa femme se faisait un devoir de tout ranger et plier avec soin dans l'armoire,

offerte en héritage. Toutes ces tâches que la Germaine accomplissait quotidiennement depuis cinq ans lui faisaient honte, à présent.

De plus elle ne pouvait plus supporter les assauts brutaux de son mari qui lui labourait le ventre à grands coups de han sonores et ses refus qui avaient pour conséquence de mettre l'Albert dans une rage folle.

La passion amoureuse des deux amants leur faisait prendre des risques inconsidérés, en oubliant les notions de prudence les plus élémentaires. C'est ainsi, qu'au cours de l'une de leurs étreintes, ils furent surpris sous le pont de 48 mètres par la Mathilde dans une position sans équivoque. Ah ! s'ils devaient être découverts un jour, ce n'était certainement pas par cette mégère, une vraie langue de vipère, qui distillait son venin par petites touches successives.

Encore bien alerte pour ses 85 ans, la Mathilde s'était trouvée veuve très jeune, à la suite du décès de son mari tué lors de la défense de Gravelotte, au cours de la guerre de 1870. De cette tragédie, elle avait gardé une rancune tenace envers la population. Elle habitait une maison en planches à quelques encablures du village, vivant de sa petite pension de guerre, de son potager, des quelques poules qui peuplaient le poulailler et de divers expédients. Parfois, elle n'hésitait pas à rapiner dans les jardins ou sur les arbres fruitiers quand le besoin s'en faisait sentir.

Bien vite, une partie de la population du village fut mise au courant des infortunes de l'Albert qui avait bien du mal à saisir les différentes réflexions que lui adressaient quelques langues bien pendues, comme celles lancées dans sa direction, alors qu'il disputait une partie de belotte au bistrot du centre.

-Atout cœur, l'Albert... cœur à perdre, cœur à prendre !

Les insinuations diffusées par la Mathilde arrivèrent enfin aux oreilles du mari, alors qu'il rentrait des Longs Groix où il venait de labourer sa parcelle d'avoine.

Furieux, il demanda une explication à sa femme, ne supportant pas que l'on puisse impunément salir son honneur. La Germaine, tout en se protégeant le visage avec un bras, lui avoua tout de go la vérité, une façon pour elle de se libérer de cette chape de

plomb qui pesait sur ses épaules. Sans rien omettre, elle décrit les conditions dans lesquelles elle avait rencontré Victor et la passion qui les unissait à présent.

La réaction de son mari, à l'annonce de cette révélation, surprit la femme adultère qui s'attendait à recevoir quelques coups bien appuyés. L'Albert tituba en arrière et s'écroula sur une chaise, au pied de la cheminée.

Il resta là, prostré, la tête entre les mains, en sanglotant. C'était la première fois qu'elle voyait son mari pleurer. Même lors de l'enterrement de ses propres parents, il n'avait pas versé une larme. La Germaine prit soudain conscience de la douleur qu'elle venait d'infliger à son époux, éprouva presque des remords, mais la passion qui liait à présent les deux amants était si forte que rien ne pourrait les empêcher de s'aimer. Elle s'éclipsa sur la pointe des pieds et alla s'enfermer dans la chambre.

Depuis ces révélations, la ferme alla à vau-l'eau. Toute la puissance de travail qui avait fait de l'Albert un des paysans les plus en vue du village était annihilée par la douleur et la jalousie qui l'habitaient tout entier. Il délaissa ses bêtes, son fidèle Brutus, le champ de betteraves qui n'était plus nettoyé, où foisonnaient de grandes herbes et d'énormes chardons. Il devenait taciturne et occupait ses journées à marcher dans les chaumes ou au bord de la rivière.

C'est au retour d'une de ces errances qu'il franchit la porte du café du Centre où il aimait partager quelques moments de détente entre amis. Il commanda une topette de rouge et la porta à ses lèvres, lorsque le Camille, un solide gaillard lui aussi, qui écrasait les phalanges chaque fois qu'une main lui était tendue, apostropha l'arrivant en criant :

- Alors, l'Albert, y paraît qu'la Germaine se fait trousser par le clerc du notaire Delbois ?

La remarque cinglante lui fouetta le visage, comme un coup de lanière bien appliqué. En d'autres temps, le mari éconduit aurait fait le coup de poing avec cet arrogant personnage, mais il était devenu un homme blessé, rongé par le chagrin, affaibli et humilié. Il vida d'un trait son verre et sortit tête basse, sous la risée des consommateurs. Il prit la petite ruelle qui le conduisait aux écuries où depuis quelques temps il avait élu domicile.

Pourquoi, au bout de cette ruelle tourna-t-il à gauche au lieu de rentrer directement chez lui ?

Il enfila le chemin menant à la Fontenotte, gravit le remblai de la nouvelle ligne stratégique de chemin de fer, construite en prévision d'un nouveau conflit, car des bruits de bottes se faisaient de plus en plus entendre de l'autre côté de la frontière.

Il s'engagea sur le pont blanc tel un automate en pleurant et hurlant :

- Je suis cocu... Je suis cocu !

S'arrêtant un long moment dans l'un des refuges construits à même la balustrade du pont, il promena un regard fatigué sur le paysage environnant, les toitures des maisons serrées les unes contre les autres comme pour se protéger du blizzard de l'hiver, le château, ancienne demeure des évêques de la cité leuquoise, le clocher de l'église dont les cloches égrenaient l'angélus du soir. Il resta là, prostré, accoudé à la balustrade à se rappeler les jours heureux de son mariage, puis poussant un grand soupir poursuivit sa marche.

Où allait-il ? Il n'en savait rien lui-même. La souffrance, la haine qui l'habitaient tout entier et cette phrase lancée à la cantonade par son copain Camille lui broyaient l'estomac. Il aurait voulu être loin, très loin d'ici, mais où aller, quand on est rarement sorti des frontières de son village ?

Parvenu sur l'arche du pont métallique qui enjambait la Moselle, il se pencha pour regarder l'eau glauque de la rivière coulant sous ses pieds.

Levant progressivement les yeux, son regard aperçut le petit barrage à aiguilles qui maintenait le tirant d'eau, dans le canal de l'Est tout proche, le moulin, une grosse bâtisse construite sur le cours de la Moselle et qui fut aussi la propriété des évêques. Enfin entre deux hauts peupliers, les deux tours de la cathédrale qui se détachaient dans le ciel rougeoyant.

Soudain, dans un geste désespéré l'Albert fit un rapide signe de croix et enjambant la rambarde se laissa tomber dans la rivière. Il y eut un grand « plouf », puis il se débattit aussitôt par des gestes désordonnés. N'étant pas fin nageur, l'homme avait du mal à se

maintenir à la surface de l'élément liquide. L'eau qui s'engouffrait dans ses bottes l'attira inexorablement vers le fond. Ses poumons étaient en feu. Voulant prendre sa respiration, il avala une grande gorgée d'eau, une myriade d'étoiles envahit son cerveau, puis ce fut le trou noir.

La Germaine, inquiète malgré tout de ne pas revoir son infortuné mari prévint le maire qui réunit aussitôt son adjoint ainsi que le garde champêtre. Une grande battue fut lancée avec tous les hommes valides du village. Équipés de lampes tempête ils fouillèrent toute la nuit, sans résultat, la campagne et les bords de la Moselle.

C'est plusieurs jours après que le barragiste, occupé à changer les aiguilles, découvrit le corps coincé dans un des arbres morts qui encombraient la petite île de l'autre côté du barrage.

La gendarmerie dépêchée sur place conclut après une brève enquête au suicide, connaissant l'état dépressif de la victime, et l'on remit le corps à la Germaine.

Monsieur le curé ayant refusé les obsèques religieuses, car le suicide était banni par l'église, le cercueil fut placé sur le tombereau, tiré par Brutus, le fidèle cheval et conduit directement au cimetière. Jusqu'à la fin, l'Albert dut supporter la déchéance.

Il fallut vendre le corps de ferme et ses annexes, le matériel agricole et les terrains. Le commissaire priseur, malgré tous ses efforts ne put vendre le domaine pour moitié de sa valeur, les acquéreurs potentiels ne voulant pas payer le prix fort à une femme qui avait déshonoré son mari.

Victor, le clerc du notaire Delbois fit comprendre à la Germaine que leur liaison devait en rester là, de peur de mettre en difficulté l'étude de son Maître qui comprenait de nombreux clients au village.

La Germaine quitta les lieux de bon matin, sans se retourner. Nul au village, ne sut où elle était allée. Ce qui est sûr, c'est que personne ne l'a jamais revue.

Pierre BOUCHOT